

Distribution limitée

RM/PR/CONSULTANT

brésil

Politique culturelle

20 novembre-19 décembre 1968

par P. Moinot
A. Battaini
R. Said

N° de série : 1309/BMS.RD/CLT
Paris, juin 1969

unesco

Sans même revenir sur le problème beaucoup plus important de la diffusion culturelle, et pour demeurer dans la perspective de développement du tourisme tracée ci-dessus, il est certain qu'il y a là une lacune que les pouvoirs publics, à défaut de l'initiative privée, devraient combler rapidement.

Ce bref tour d'horizon terminé, les caractéristiques essentielles du Minas Gerais sur le plan culturel paraissent pouvoir se résumer de la façon suivante :

- 1°) existence d'une classe moyenne, soucieuse de bénéficier d'une certaine vie culturelle, d'un public latent, en extension, dont la demande culturelle est plus forte que l'offre qui lui est proposée.
- 2°) surtout, existence d'un patrimoine artistique de premier ordre qu'il convient impérativement de préserver et de mettre en valeur.

A ce sujet, et sans rappeler les très nombreuses recommandations, ci-dessus formulées dans ce sens, on peut cependant souligner l'impérative nécessité d'une législation très sévère de protection et de classement des sites incluant, sous l'autorité du Patrimoine, l'intangibilité de vastes ensembles.

X 23. Brasilia.

On sait quelles raisons plaisantes on donne parfois à la naissance de Brasilia : une ancestrale rivalité opposait Rio et São Paulo, la première fière de son rang de capitale fédérale, de l'incomparable beauté de ses paysages, de la richesse de ses monuments, de son ancienneté confondue avec l'existence historique du Brésil ; la seconde excipant de son extraordinaire croissance, de son rang de "cerveau économique", de son esprit d'entreprise et de son allure nord américaine, de la vivacité de sa vie culturelle et du nombre de ses habitants. Le Brésil a choisi de départager ces rivales en parant une troisième ville du titre de capitale fédérale, et puisque cette ville n'existait pas, il a choisi de la faire.

Restait à déterminer le lieu équidistant des deux grands centres et dont l'implantation aurait une portée prospective. L'avenir du Brésil, comme il a été dit déjà, n'a de sens que si ce pays réussit à conquérir sa propre étendue ; et cette conquête ne peut se faire bien sûr en partant de Manaus pour aller vers la zone côtière, mais en poussant peu à peu l'enracinement d'une économie et d'une agriculture de la mer vers le centre, en habituant cette immensité à la présence de l'homme, en

domestiquant le Brésil sauvage. Brasília évoque d'abord l'image d'un calcul à l'échelle d'un peuple entier, signifiant qu'une ville se ferait là où il devenait nécessaire de la faire pour que ce peuple y trouve une nouvelle base de départ.

Cet énorme chantier ouvert en pleine région sauvage, aux limites de l'Etat de Goiás, a bien sûr été pendant des années une sorte de régulateur économique de l'emploi, par la charge de travail qu'il assurait. Mais plus encore il a été, malgré tous les risques que comportait son entreprise et qui n'ont pas tous disparu, un puissant symbole : celui de l'unité, de la vitalité et de l'audace.

Pour qui a vu cette ville au moment où le Palais de l'aurore en était le seul monument, au moment où des milliers d'hommes charriaient la terre des fondations et où un pont continu d'avions amenait la substance des bâtiments, Brasília est la concrétisation d'un rêve esthétique : celui qui sépare les gestes obscurs du labour et l'incertitude des graines de l'éclatante affirmation de la fleur. A la place des longues dépressions crevassées et nues que craquelait un impitoyable soleil, un lac reflète les horizons nuageux. A la place d'un désert peuplé d'une végétation rabougrie et clairsemée, la chaux tirée d'un gisement tout proche et mêlée à la terre a fait pousser de petites forêts, des cultures vivrières. Sans doute à quelques dizaines de kilomètres peut-on chasser l'once ou le guépard, rencontrer des serpents mortels, découvrir les passionnants domaines ethnologiques de tribus indiennes. Mais sur ce plateau dont l'altitude est de 1 000 mètres, c'est la ville qui se dresse bâtie sur les notions fondamentales de la droite et du cercle, du pilier et de l'arche, faite pour qu'une lumière pure et légère joue dans le vide des arcades, ouvre ou referme au hasard de la marche les éventails de ses colonnes.

Conçue dans ses réalisations collectives et son tracé pour abriter environ 2 millions d'habitants au fur et à mesure de son développement, la ville en compte actuellement 300 000. Ce décalage explique sans doute l'impression fugitive que donne cette ordonnance superbe de monuments de dépasser l'échelle de l'oeil qui les contemple, ou cette autre impression qu'une volonté supérieure, une fois affirmée et non pas née du hasard quotidien, a régi les conditions dans lesquelles s'y déroulerait la vie. Partagée en "superquadres" d'environ chacun 3 000 habitants dont la réunion de quatre constitue une "unité de voisinage" avec église, commissariat, club, bibliothèque-discothèque, écoles, etc... la ville est organisée pour éviter tout imprévu, - et l'imprévu vient parfois pourtant, de façon rassurante, y contredire la perfection planificatrice. Mais ces sentiments ne résistent pas devant la sensation permanente et vivifiante que donnent à la fois l'altitude et les grands espaces architecturalement dominés : celle d'une respiration tranquille.

Ainsi ressentie plus qu'expliquée, Brasília est le symbole du même pouvoir créateur qui a couvert le Brésil de centaines d'églises baroques, dérivant du même besoin de croire qui légitime l'art, - de croire en l'homme cette fois, et en son devenir. Quelque chose de plus grand que l'homme demeure en cette ville, qui est peut-être sa foi.

Sans doute l'Etat de Goias, qui a gardé sa capitale, possède -t-il quelques jolies villes du XVIIIème siècle où l'effort de conservation du patrimoine culturel est assuré avec sa compétence habituelle par le Patrimonio. Mais il suffit de rester quelques heures en compagnie de l'architecte Rocha Miranda, représentant de cet organisme, pour s'apercevoir que si la restauration de l'ancienne capitale Goias n'est en rien négligée, c'est cependant le "fonctionnement" pourrait-on dire de Brasilia et son développement qui sont à la fois la passion et la fierté de celui qui est l'un de ses créateurs.

Mais si la création est à Brasilia témoinnée par l'évidence même, c'est aussi le lieu où les fonctions culturelles de création, de formation et de diffusion se trouvent le plus excellemment confondues, non pas tant d'ailleurs dans leur réalité présente encore très limitée - la vie culturelle proprement dite existe à peine encore - que dans leurs ambitions projetées, au sein de l'Université. L'Université fédérale de Brasilia, en pleine construction, en plein essor, conçue de façon révolutionnaire et déjà tournée vers un public plus large que celui des étudiants, représente à elle seule la presque totalité de la vie culturelle profonde. En l'absence de son Recteur Caio Benjamin Dias, son vice-Recteur J.C. de Almeida Azevedo accompagné de l'ensemble des responsables de l'institut d'art en a ouvert toutes les portes à la missio, qui avait vivement insisté pour être informée des réalités universitaires de cette ville toute neuve. Si la période de vacances ne nous a pas permis d'entrer en contact direct avec les milieux étudiants, du moins avons-nous pu procéder à un très long échange de vues avec les professeurs les plus directement intéressés par l'objet de notre étude, et visiter une part des équipements actuellement en service ainsi que les chantiers des bâtiments futurs. Ces derniers, dont une fraction est pratiquement achevée, sont l'oeuvre d'Oscar Niemayer, qui les a conçus en s'inspirant du principe des portiques helléniques. Ces portiques dessinent sur neuf cents mètres de long, un arc très ouvert, et une large rue en contrebas les traverse d'un bout à l'autre. Laboratoires, amphithéâtres, bibliothèques y alternent avec les jardins. D'importants équipements collectifs, une faculté de théologie, des résidences universitaires sont en cours d'édification. Si l'Université ne groupe actuellement que 3 000 étudiants, elle est conçue pour 18 000, mais donne l'impression de pouvoir abriter une population estudiantine plus considérable.

Reposant sur un système de fondations et dépendant, pour l'essentiel de son financement, du gouvernement fédéral, l'Université est composée par la réunion de divers instituts centraux qui comptent actuellement un institut central de sciences exactes, un de biologie, un de sciences humaines, un de psychologie, un de lettres, un d'art. Ces instituts sont "intégrés" les uns aux autres et les spécialisations n'y connaissent pas de frontières : il est parfaitement possible à un musicien d'y faire des mathématiques et inversement. C'est également ce principe pluridisciplinaire qui régit le "centre intégré d'enseignement moyen", école secondaire d'expérimentation où l'Université tente de définir la nature d'enseignement la mieux adaptée à la préparation des études supérieures. Il est donc déjà remarquable de constater le soin pris par les dirigeants à ne laisser subsister aucune séparation entre l'éducation de la connaissance et celle de la sensibilité. Ce principe capital de formation est l'un des principes de base de toute l'Université.

Pour ce qui concerne plus particulièrement l'institut central d'art, ce dernier a non seulement pour mission de former les étudiants aux diverses disciplines artistiques, mais il a en charge d'élaborer toute la théorie de l'action culturelle que l'Université ambitieuse de mener, et de la mettre en pratique. Il a pour cette raison un département de théorie de la culture, dispose d'un cinéma, d'un petit théâtre, d'une imprimerie. Son enseignement, révolutionnaire, comporte un cours de base de deux années commun à toutes les disciplines et professant surtout une expérience générale de "communication culturelle", c'est-à-dire non seulement d'expression par les moyens audio-visuels de communication de masse, comme ce terme en a généralement le sens au Brésil, mais aussi, et plus largement, d'expression artistique dans ses rapports avec un public, une société, un moment de l'histoire de l'humanité. Ainsi l'histoire de l'art y est-elle présentée bien moins comme une suite de faits ou d'oeuvres que comme une évolution de la société humaine et des idées, aboutissant dans le domaine de l'art notamment mais aussi dans celui des sciences ou du progrès technique à des créations. Il y a lieu en outre de noter que l'Institut central d'art de Brasilia, s'il enseigne le "design" et l'esthétique dans ses rapports avec l'objet quotidien, ne professe pas la peinture, qui, estime-t-il, ne s'apprend pas.

Comme la plupart des universités du Brésil, comme celles de Salvador et de São Paulo notamment, l'Université de Brasilia a fortement conscience que son rôle ne se limite pas à la seule formation de ses étudiants, et qu'elle a vocation, hors de ses murs, à assurer vis à vis de la nation un rôle élargi, qui n'est pas seulement dirigé vers la scolarisation, mais tend à une formation culturelle générale. Elle est aidée dans ce dessein, à l'intérieur même de la ville, par le fait que des fondations de même nature que la sienne gèrent des secteurs culturels ou de vastes équipements collectifs : la fondation d'éducation gère toutes les écoles, la fondation culturelle gère le théâtre dont l'installation intérieure est en cours d'achèvement, la fondation sanitaire gère tous les équipements hospitaliers, l'Université elle-même possèdera plus tard un immense centre sportif olympique. La coordination entre ces divers organismes est d'autant plus facile que leur nature est identique.

L'Université a immédiatement estimé que le rôle culturel qu'elle se proposait de jouer supposait le contrôle de moyens audiovisuels. Cette conception s'imposait d'autant plus que 4 chaînes de télévision et 3 chaînes de radio pénètrent déjà la ville, s'ajoutant à tous les moyens de communication de masse que possède l'Etat de Goiás. Aussi l'université a-t-elle acheté une chaîne de télévision dont elle supervisera entièrement la programmation. Alors qu'à São Paulo la télévision "publique", bien qu'animée presque entièrement par des professeurs, appartient à l'Etat et a une ambition éducative primordiale, cette possession d'une chaîne par l'Université de Brasilia marque à elle seule que cette dernière a la quasi exclusive de la vie intellectuelle et qu'elle entend d'ailleurs, avec un esprit d'entreprise dont il faut la louer, ne pas cantonner cette vie intellectuelle au seul effort éducatif scolaire. Sans doute est-elle aidée dans cette démarche par le fait que la population de Brasilia, où dominent les métiers administratifs ou d'affaires, est d'un niveau culturel plus élevé que celui des autres grandes villes.

Les moyens financiers nécessaires à la construction de l'université sont dispensés par le gouvernement fédéral plus largement semble-t-il qu'à toute autre université fédérale, en raison même sans doute du caractère exemplaire de la réalisation. En 1969, une somme de 22 millions de cruzeiros (environ 5 800 000 \$) doit être consacrée à la poursuite de la construction, et une aide d'un million et demi de dollars a été accordée par l'Unesco au titre du Programme des Nations Unies pour le développement pour l'achat d'équipement scientifique, l'envoi d'experts et l'attribution de bourses. Les budgets, calculés de façon triannuelle, sont suffisants pour assurer un bon rythme de construction et pour permettre le fonctionnement actuel. Mais ils risquent à très courte échéance de ne pouvoir suffire à un fonctionnement en extension, surtout si l'Université donne un développement de plus en plus grand à ses ambitions d'action culturelle.

L'aide de l'Unesco en faveur de l'Université de Brasilia a pour unique et exprès objet le développement de la technique et de la science. Les dirigeants de cette université sollicitent de l'Unesco un nouveau programme d'assistance qui serait cette fois affecté au développement de la culture.

Cette Université, comme il vient d'être dit, se caractérise d'une part par sa conception intelligente d'un enseignement non compartimenté, d'autre part par son souci de rapprocher la formation artistique qu'elle dispense de la vie, en troisième lieu par sa volonté de créer elle-même des réalisations culturelles et une matière à diffuser, enfin par les moyens qu'elle a commencés de réunir pour assurer cette diffusion. Il est indéniable que cette ambition, très nettement affirmée depuis l'origine, a vu depuis quelques temps ses moyens se ralentir : or la ville entière de Brasilia, chef d'oeuvre d'hommes comme Lucio Costa, Niemayer, Rocha Miranda, est dans sa matière même une ville de culture : le palais d'Itamarati que Niemayer vient d'achever en est à lui seul le plus précieux, le plus parfait exemple. Tant par le retentissement mondial de son nom, par l'attrait qu'elle exerce sur le tourisme international que par le rôle qu'elle commence déjà d'avoir dans le Brésil, Brasilia n'est pas seulement la "capitale de l'espoir" ; elle se doit d'être celle de la culture.

Seule son Université peut lui conserver cette place que lui ont déjà donnée ses architectes. Aussi est-il recommandé :

- au gouvernement brésilien de s'inspirer des conceptions de l'Université de Brasilia dans son action législative générale relative à l'enseignement supérieur ; de suivre avec attention, pour une éventuelle généralisation des méthodes, les résultats pédagogiques obtenus notamment pour ce qui concerne l'Institut d'art, de considérer le territoire fédéral de Brasilia comme un Etat à part entière dans une éventuelle répartition de crédits fédéraux destinés à l'action culturelle ; de confier l'action culturelle dans cet Etat à l'Université, sous l'autorité de son Recteur et de ses principaux responsables ; de suivre avec attention grâce à des sondages, enquêtes et études diverses, les résultats obtenus par la future mise en service de la chaîne de télévision universitaire de façon à mesurer son

influence dans la formation culturelle du public, et à encourager s'il y a lieu l'extension de cette action à d'autres Universités ;

- au gouvernement brésilien de favoriser la création à Brasilia d'un grand musée d'art moderne ; d'étudier la création d'un musée d'art brésilien ancien abritant notamment les originaux des statues des prophètes de l'Aleijadinho, actuellement à Confonhas do Campo.

En outre, il y aurait un intérêt considérable comme il a été exposé ci-dessus, à préserver la culture indienne et à empêcher sa disparition au contact de la civilisation industrielle. L'attention de l'Unesco est particulièrement attirée sur l'utilité qui s'attacherait, dans la plus profonde vocation de l'organisation, à ce qu'elle décide de promouvoir ou de soutenir toutes mesures de nature à accomplir cette tâche, en s'appuyant notamment sur l'Université de Brasilia.

Rappelons enfin que l'Unesco pourrait utilement examiner la possibilité d'accorder à l'Université de Brasilia le bénéfice d'un programme d'assistance affecté au développement de la culture. *

24. Bahia.

Salvador, capitale de l'Etat de Bahia, est beaucoup plus connue, à l'étranger surtout, sous le nom même de Bahia. C'est avec Ouro Preto la principale ville d'art du Brésil à cause de l'ampleur et de la richesse des quartiers anciens et des monuments que lui ont légués les 17 et 18ème siècles.

Les mêmes problèmes de conservation et de mise en valeur de ce patrimoine évoqués à propos d'Ouro Preto et des villes d'art du Minas Gerais se posent donc pour Salvador, mais avec une acuité d'autant plus grande que beaucoup de ces monuments et des quartiers anciens sont menacés de disparaître à plus ou moins brève échéance si des mesures de sauvegarde énergiques n'interviennent pas rapidement. Il faut en effet lutter d'une part contre le vandalisme mercantile d'hommes d'affaires qui n'hésitent pas à acquérir des flots d'habitation anciens pour rebâtir à leur place des immeubles modernes qui dénaturent tout un quartier et en rompent définitivement et irrémédiablement le charme.

Il faut d'autre part interrompre au plus vite ce processus de dégradation qui menace tout aussi dangereusement, quoique plus insidieusement, ces vieilles demeures autrefois habitées par la fraction la plus aisée de la population de Salvador.

Par un phénomène sociologique souvent enregistré - on a pu en constater un semblable à propos du Marais à Paris - ces quartiers jadis résidentiels sont aujourd'hui habités par une population d'un niveau très bas. Et ces immeubles patriciens, demeurés depuis des dizaines d'années sans entretien, sans réparations, livrés sans défense aux outrages du temps et aus déprédations des hommes, sont actuellement dans un état de délabrement pitoyable. Ici encore des mesures de préservation s'imposent de